

Alain Jauhan

Deuxième chance

Roman



(...)

*Notre baiser, nos corps tremblants, ta main que presse
La mienne, et ce délire où nos yeux ne voient plus...
La douleur, l'abandon... Nos souffles confondus,
Nous avons échangé la suprême caresse.*

(...)

Jean Milési.

La Saison d'aimer

Editions Subervie 1980

(...)

*Toujours avoir le plus grand amour pour elle
Il n'y a pas de trahison corporelle
Et que ton cœur batte toujours pour elle
Que tes yeux se ferment sur son unique image*

(...)

Robert Desnos

Fortunes. The Night of loveless nights

Gallimard 1945

1

Albi. Mai 1989...

Je me souviens de Jo à mes côtés. Il me parlait doucement, sa voix tentait d'apaiser ma douleur. Cette immense douleur qui m'empêchait de crier. De hurler comme un animal blessé à mort.

Cela fait maintenant plus d'un mois que le chauffard a percuté la R5 par l'arrière. Il avait deux grammes d'alcool dans le sang et pas la moindre égratignure. Mon visage ensanglanté par mon cuir chevelu fendu et mon front ouvert, m'aveuglait. Je n'avais pas encore vu Virginie, éjectée par le choc et je ne savais pas que...

Un tonneau, un seul tonneau.

Aujourd'hui, j'ai mal. Ma vue se brouille quand je pense à elle. Je serre les poings et les ongles mangent ma chair. J'aurais dû mourir avec Virginie. Je l'aimais comme un fou depuis nos années lycée, depuis notre premier baiser, depuis notre première nuit d'amour.

L'échographie du matin avait confirmé que c'était un garçon. Six mois qu'il était au chaud, avant de pouvoir sourire à la vie...

Je ne sais pas si j'ai assez de forces pour la mienne, à présent.

J'ai trouvé un petit appartement en plein centre ville, dans le quartier du Vieil-Alby. C'est Jo qui a fermé la porte de cette maison que nous avions sur les collines au dessus d'Albi. Je ne pouvais pas y rester sans Virginie. Je ne peux pas extirper mon chagrin, mon désespoir et ma haine de ce corps meurtri, de cette âme sèche.

Assis au bord du lit, je me mords le poing.

– Arnaud...

Je me prends la tête dans les mains.

– Ce n'est rien, Jo, ça va passer.

Je sais qu'il comprend ma souffrance. Nous nous connaissons depuis si longtemps. Depuis le collège jusqu'au bac. Mes parents avaient quitté Albi pour la banlieue toulousaine, lorsque j'étais en terminale, ils m'avaient permis de rester pour finir ma scolarité au lycée Lapérouse avec mon ami Jo dont les siens avaient gentiment accepté de m'héberger contre une pension symbolique. Il avait une sœur très mignonne, Sylvia. Sa meilleure amie s'appelait Virginie et tous les gars du lycée voulaient sortir avec elle. C'est moi qu'elle avait choisi. Nous avions alors dix sept ans et tout l'amour devant nous...

J'ai donné toutes les photos à Jo pour qu'il les brûle. Il a pris le carton sans rien oser dire. Il m'a regardé et cela valait tous les mots du monde. Parfois, le silence n'est qu'une juste pudeur face à la douleur.

On a déposé tout le mobilier de la maison en garde-meubles, je ne veux rien garder qui me rappelle Virginie. Enfermé le passé.

Mort.

Dans ce petit appartement, rien n'est à moi. Si Jo n'avait pas été là pour me raisonner, j'aurais tout fait brûler. Finalement, je lui ai demandé de s'occuper de vendre et tout liquider.

Virginie a été incinérée selon sa volonté. J'étais à l'hôpital. Elle n'aimait pas les cimetières. Moi non plus. Je ne veux pas fleurir une tombe de marbre froid.

Je ne crois pas que Jo brûlera les photos.

J'ai la tête vide et le cœur sec. Mon regard est celui d'un vieux clébard qui attend la fin. J'ai remercié Jo et je lui ai demandé de me laisser seul. Autant que je m'y habitue. Il faudrait que je m'en aille quelque temps pour panser la plaie. J'aime trop cette ville et mes amis pour leur imposer ma tristesse.

Mais partir où ?

N'importe où, mais ailleurs.

Je me suis fait raser la tête et la barbe comme si un nouveau visage pouvait m'aider à construire une nouvelle vie. Quand je suis passé devant le bistrot de

Nadia, elle ne m'a pas reconnu. Je me suis assis en terrasse et j'ai commandé un demi en allumant une Marlboro. Je ne lui ai pas dit que c'était moi et j'ai continué à me cacher derrière mes lunettes de soleil. Au revoir monsieur, elle a fait, quand je suis parti.

Au revoir Nadia.

Je remonte la rue piétonnière Sainte-Cécile et je débouche sur la place où m'accueille majestueusement la cathédrale du même nom. Je crois que j'ai dû la prendre en photo sous tous les angles. Pas cette année, à cause des échafaudages pour les travaux de réfection. En tout cas, ça n'a pas l'air de gêner les touristes. Ils feraient mieux d'acheter des cartes postales.

Je continue ma balade dans les rues en croisant des gens qui ne me reconnaissent pas non plus. Je redescends la rue de l'Hôtel de Ville et je prends la rue Peyrolière, à droite. Au numéro 18, je sonne.

La tête de Jo apparaît au troisième.

– C'est moi. Arnaud...

Il reste interdit un moment.

– C'est moi, Jo ! Ouvre !

Enfin, il déclenche l'ouverture de la porte et je monte. Il m'attend sur le palier et me regarde d'un air surpris.

– Arnaud, bon sang ! Tu es méconnaissable ! Heureusement que j'ai reconnu ta voix et ton tatouage

sur l'épaule. Tu ressembles à un bonze avec des lunettes de soleil.

Il est vrai qu'avant je ressemblais plutôt à un baba avec ma barbe et mes longs cheveux.

Il nous sert un Black'n White.

– Pas de glaçons, merci.

– Excuse-moi, ta nouvelle tête me trouble...

Jo vit seul depuis la mort de ses parents, il y a trois ans. Il venait juste d'obtenir un poste de prof de lettres au lycée Lapérouse. Retour aux sources de notre adolescence. Il adore enseigner, Jo. Pour ma part, j'ai préféré m'orienter vers le journalisme. Je suis reporter photographe et j'écris également des romans. J'ai déjà pas mal voyagé aux quatre coins de cette planète en délire et j'ai réussi à me faire un nom assez vite dans ce métier. Chacun de mes retours était l'occasion d'une fête. Virginie m'attendait. Elle avait beaucoup tremblé pour moi, pendant mes séjours en Afghanistan et au Liban où bon nombre de journalistes se faisaient enlever.

Qui tremblera pour moi, aujourd'hui qu'elle n'est plus là ?

Je repose mon verre et plante mes yeux dans ceux de mon ami.

– Je vais partir, Jo.

Il baisse la tête et son regard se perd au fond de son verre qu'il fait tourner négligemment dans ses doigts.

– Je m'en doutais, tu sais. Je redoutais cet instant où tu me le dirais. Je te comprends, Arnaud. L'été sera triste si tu quittes Albi. Je n'ai pas envie de te perdre toi aussi.

– J'ai simplement besoin de faire le vide, de me retrouver. Je ne pense pas partir longtemps. Enfin, je n'en sais trop rien, mais je reviendrai, je te le promets.

Il nous sert un autre whisky et nous trinquons une dernière fois. Je prends le train ce soir pour Toulouse. Il me raccompagne jusqu'en bas de chez lui. Nous avons la gorge serrée et je vois des larmes monter dans ses yeux. Non Jo, il ne faut pas pleurer. J'ai déjà trop pleuré.

Sa main est moite. Il m'étreint avec chaleur et émotion. Je ferme les yeux derrière mes lunettes.

– Fais pas le con, Arnaud et reviens vite !

Je pars sans me retourner. Ma gorge est nouée ; ça me fait mal et j'ai de la peine à déglutir.

Déjà, je suis parti. Loin d'ici.

Mais pas de Virginie.

*

* *

2

Je savais que je trouverais Marco par ici. Il aime bien venir jouer de la guitare dans la rue Saint-Rome, le samedi après-midi. Il y a ses petits moments de gloire. Il m'était arrivé de l'accompagner à l'harmonica quand nous avions l'âge de la fac. L'argent de poche ainsi récolté n'était pas négligeable.

– Bravo Marco, tu ne perds pas la main.

Il me considère bizarrement. Il reconnaît ma voix, mais ce type imberbe au crâne rasé, ça ne lui dit rien du tout.

– Salut Marco ! Je fais.

Cette fois, ça y est.

– Arnaud ?... C'est bien toi ? Bon sang, je ne te reconnaissais pas. Qu'est-ce que tu as fait de ta barbe et de ta tignasse ?

Il me serre vigoureusement la pogne. Il ne sait pas pour Virginie, il était en voyage depuis plusieurs mois aux États-Unis. Il me demande comment elle va. Je ne

peux pas lui en vouloir. Je lui explique brièvement. Il se mord les lèvres. Il récupère l'argent dans son étui et y range sa guitare. Il m'entraîne avec lui.

– Viens, je t'offre une bière au Capitole.

Nous marchons en silence. Il ne sait pas quoi dire. Il connaissait bien Virginie. Ils étaient en fac de droit ensemble et avaient eu leur licence le même jour. Après, il avait abandonné ses études pour se consacrer à la musique, malgré l'avis de son avocat de père qui le destinait à une brillante carrière dans la magistrature. Il ne voulait plus entendre parler de ce saltimbanque à qui il avait coupé les vivres. Peu importe, Marco est heureux et se débrouille plutôt bien avec sa musique. Il écrit des chansons et joue parfois dans des clubs sans oublier de traîner du côté des studios d'enregistrements toulousains avec sa guitare, au cas où.

Nous nous asseyons en terrasse.

– Qu'est-ce que tu bois ?

– Un demi.

– Deux pressions.

Le serveur part chercher notre commande.

Devant nous, la place du capitole. Combien de fois l'ai-je traversée en tenant la main de Virginie ? Des centaines de fois. Nous remontions par la rue du Taur pour aller jusqu'à la fac de droit. Je l'accompagnais tout le temps. Devant l'entrée, je la serrais dans mes bras, je caressais sa longue chevelure dorée et je

l'embrassais. Travaille-bien, mon poussin, je lui disais. Elle pressait ses lèvres roses et pulpeuses contre les miennes ; je sentais son corps onduler de désir. Le sang battait à mes tempes. J'avais envie d'elle...

– Arnaud ?...

Marco m'arrache à mon blues. Il fait bien, je sens mes yeux qui commencent à piquer.

– ...Qu'est-ce que tu vas faire ?

J'avale une gorgée de Stella Artois. M'y noyer.

– Je n'en sais trop rien encore. Je suis venu me perdre un peu à Toulouse, mais je crois que ça ne me suffit pas pour oublier Virginie. Il faudrait que je parte ailleurs, mais je tourne en rond sans savoir où aller. Je n'ai pas non plus la force d'aller voir mes parents.

– Écoute Arnaud, j'ai peut-être quelque chose à te proposer.

– Dis toujours.

– Je connais un gars et une fille qui viennent d'acheter un camping-car et qui projettent de se rendre au Maroc la semaine prochaine. Ils voulaient que j'aille avec eux pour mieux profiter du voyage en partageant les frais en trois. J'ai d'autres choses en vue, mais si ça t'intéresse, je suis sûr qu'ils seraient d'accord pour t'emmener.

Pourquoi pas le Maroc ? Cela me donnerait l'occasion de rendre une visite à mon ami Charlie, à Meknès. Je dois avoir son adresse dans mon agenda.

Marco me donne rendez-vous ce soir à vingt heures au bowling des Minimés. Oui, je connais.

Gérard et Martine ont l'air plutôt sympas et sont ravis de m'avoir comme passager. Je leur propose la petite virée à Meknès. Aucun problème, après Rabat, leur destination première. Départ mardi matin via Algésiras. La durée du périple serait de quinze jours environ.

– Au fait, tu as un passeport ? me demande Gérard.

– Bien sûr. C'est indispensable pour mon métier si je dois partir à tout moment à l'autre bout de la planète.

– Prends aussi ta carte d'identité. On n'a pas besoin du passeport à la frontière espagnole.

Comme il veut, ça m'est égal.

Je leur raconte comment j'ai connu le Maroc en compagnie de Jo, il y a une dizaine d'années. Nous étions partis sac au dos et en stop à la découverte de l'Afrique du nord. On avait rencontré Charlie à Meknès. Nous avions effectué le voyage retour en bus depuis Algésiras. Les douaniers français du Perthus nous avaient mis à poil à cause d'une malheureuse pipe à haschisch trouvée dans nos bagages. Nous n'avions pas un gramme de shit, seulement des vestes en cuir sur lesquelles ils avaient fermé les yeux. On avait plutôt ri de la mésaventure.

– De toutes façons, ils ne peuvent pas tout contrôler à la frontière. Rien de plus facile pour passer

ce que tu veux. Il suffit de te pointer à une heure de gros passage et le tour est joué.

Il a l'air bien sûr de lui, l'ami Gérard !

– Tu ne crois pas qu'il y a aussi une part de chance ? hasardé-je.

– Tu parles ! Ils ne sont pas bien malins sous leur képi ! Comme tu veux, tu peux les rouler, les douaniers.

Je n'insiste pas. Son opinion est faite sur le Q.I des gabelous. Je commande une autre tournée de bières. Marco me propose une partie de bowling. Pourquoi pas, ça me détendra. Je me sens presque bien et il me tarde de partir pour voir si ça ira encore mieux.

Virginie, je ne cesse de penser à toi. J'ai mal de ton absence, mais j'essaie de m'y habituer. Quand ton image me fait trop mal, je secoue la tête pour la chasser. Je n'ai plus de projets. Juste la vie qui passe, fade. Je ne dois pas sombrer, il faut que je reste à la surface. Sans Jo, je crois que j'aurais certainement coulé à pic. Merci d'être mon ami, Jo. Je te rapporterai un souvenir du Maroc. Tiens, une tenue d'homme du désert. Bleue.

Comme le regard de Virginie...

*

* *

3

L'embrayage du camping-car a donné quelques inquiétudes à Gérard, juste avant d'arriver à Rabat. Il a préféré s'arrêter dans un garage pour le faire réparer. Pour la première fois depuis notre départ, nous avons passé une nuit à l'hôtel. Jusqu'à présent, le voyage se déroule plutôt bien. Je fais profiter de mes connaissances du pays à mes deux compagnons. Je trouve Gérard un peu nerveux depuis notre départ de Rabat. Il a même failli se fâcher quand j'ai insisté pour partager les frais de la réparation. Une fois que nous serons à Meknès, ça devrait s'arranger.

Revoir Charlie me réchauffera le cœur.

Lors de notre premier séjour avec Jo, quelques dix ans auparavant, il nous avait fait découvrir et aimer toutes les merveilles cachées de ce Maroc chaleureux et coloré. Il avait également organisé une fête pour notre retour en France. Musique, danseuses orientales superbes, méchoui, couscous infernal. On n'est pas

prêt de trouver ça sur un menu de restaurant en France, couscous infernal. Impérial ou royal si l'on veut, mais pas infernal.

Charlie enseignait le français et la littérature. Un jour, il avait largué les amarres du port de Sète où une belle amoureuse lui avait brisé le cœur. Fuir la douleur. Bon remède, Charlie.

Meknès.

Nous arrivons boulevard Ben Abdallah et ça cogne fort sous ma cage thoracique. Je retrouve la maison sans difficulté. Je frappe. Et si...

La lourde porte en bois s'ouvre sur une jeune femme, princesse des Mille et une Nuits. Dans ses yeux clairs, je vois toute la beauté du désert au soleil couchant. Une immense fête, ses yeux...

– Bonjour...

Un français parfait.

– ...Vous désirez ?

Pendant quelques secondes qui me paraissent une éternité, je ne parviens pas à articuler une seule syllabe cohérente. Venant de l'intérieur de la maison, une voix familière m'arrache à mon trouble.

– Qu'est-ce que c'est, Yasmina ?

Charlie apparaît dans le couloir. Je le reconnais immédiatement. Il n'a pas changé. La toison un peu plus grise et un léger embonpoint, peut-être...

Il a l'air bien en forme pour un gaillard de cinquante printemps. Il y a dix ans, j'avais la barbe et les cheveux longs.

J'ôte mes Ray Ban.

– Salut Charlie...

Cette fois, il s'avance vers moi et n'hésite pas plus d'une seconde devant mon crâne de bonze.

– Arnaud ! L'albigeois ! Dans mes bras mon petit frangin d'Occitanie !

Nous nous embrassons comme deux frères se retrouvant après une longue absence, sous le regard étonné des autres. Il n'oublie pas de les saluer chaleureusement et nous invite à entrer. Il me demande des nouvelles de Jo. Il fait potasser les potaches de première et terminale, je lui dis, c'est bientôt le bac.

Après le repas, Yasmina nous sert un thé à la menthe qui n'a rien à voir avec les sachets de supermarché. Le savoir-faire d'une tradition, ça ne peut pas se vendre au rayon des infusions, ça se déguste sur place avec les odeurs et les saveurs locales.

Le Boulaouane a eu raison de Martine et Gérard qui vont se coucher. Je reste en compagnie de Yasmina et Charlie. Je me goinfre de makroudes et ça les fait sourire.

Elle est née à Marseille sa princesse des Mille et une Nuits...

– Et toi, Arnaud ? Cette fille que tu fréquentais...

Je termine de mâcher lentement le morceau de gâteau que j'ai dans la bouche. J'explique brièvement. Froidement. Couper court à toute émotion, à toute larme qui gâcherait notre petite fête de retrouvailles.

– C'est fini, Charlie. Un accident stupide, il y a plus de deux mois. Un type ivre au volant de sa voiture nous a percutés...

Yasmina s'efface doucement en faisant mine de débarrasser la table. Charlie affronte ma douleur silencieusement et plante ses yeux dans les miens. Il comprend ma détresse, ma nouvelle gueule, cette fausse rupture avec un passé trop proche. Il comprend ma tentative de fuite bien éphémère. Il comprend, c'est tout ce qui compte.

Il me sert un autre thé à la menthe. Mektoub, il fait. Inch Allah.

Inch Allah, Charlie.

Deux jours plus tard, nous reprenons la route. Au revoir mon ami, au revoir jolie Yasmina de Marseille. Je sais que nous nous reverrons. J'emporte votre amitié et je vous abandonne un peu de mon chagrin.

Je ne me retourne jamais quand je quitte quelqu'un. Je déteste les adieux, les quais de gare, tout ce cérémonial qui fait chialer.

Retour vers l'Espagne via Algésiras avant de retrouver la France.

Arrivés en terre ibérique, Gérard propose que nous dissimulions nos passeports derrière l'autoradio. Tu